

VERS L'ÉCOLE DU PROLÉTARIAT

La justice réserve également au citoyen noir un traitement sommaire. Les lois le punissent mais ne lui offrent aucune protection. Au milieu des violences de la foule, aucun nègre, si honnête, si modeste et respectueux des lois soit-il, n'est à l'abri du danger de mort. Les représentants officiels de la justice ne se montrent guère plus cléments que la foule comme peut en témoigner le fait suivant :

En 1919, six métayers nègres furent condamnés à mort dans l'Etat d'Arkansas, pour avoir « complété de massacrer les blancs ». Après avoir vu la date de leur exécution fixée cinq fois, après avoir passé par quatre cours de justice départementales et fédérales, on vient de les libérer, grâce à la lutte menée pendant quatre ans par « l'Association nationale pour l'émancipation finale du peuple de couleur ». Il a été établi que ces hommes n'avaient fait que tenter de s'organiser pour obtenir une défense légale contre l'exploitation éhontée du métayage nègre. Il fut d'ailleurs révélé que pendant l'instruction les prisonniers avaient été frappés avec des courroies à boules de métal, suffoqués par des drogues qu'on leur versait dans le nez et dans la gorge, et assis enfin dans la chaise électrique, pour les amener à des aveux de culpabilité.

Comme son père — l'esclave noir de la première moitié du dix-neuvième siècle — le citoyen noir d'aujourd'hui se tourne vers le Nord comme vers la Terre Promise — vers un pays de possibilités illimitées où libéré des préjugés du vieux Sud, il pourra espérer une nouvelle émancipation. Mais il n'est pas encore au bout de son calvaire ; l'accueil que lui réserve le Nord n'est pas sans mélange. Il y rencontrera une hostilité aussi enracinée et sporadiquement aussi violente dans son expression que celle qu'il a fuie. L'ouvrier blanc surtout lui gardera une rancune tenace.

Le patron, — lui — sera son « ami ». Et d'abord il lui offrira du travail. Dans le « open shop » (1) le nègre est reçu sur le même pied que le blanc et il est généralement payé au même taux. Pour la première fois de sa vie l'ouvrier noir se croit traité avec un semblant de considération par un blanc — un « monsieur ». Il en reste profondément reconnaissant et il voue à son patron — qui a si bien su s'y prendre — une fidélité de chien.

Chez l'ouvrier blanc qui travaille à son côté, il rencontre l'hostilité d'un concurrent. Le « closed shop » fermé à tous sauf aux ouvriers syndiqués, est généralement fermé aux nègres. Le travail organisé a toujours été, dans sa majorité, hostile aux noirs. Non seulement, on leur tient rigueur de la couleur de leur peau, mais encore on leur reproche d'être des briseurs de grèves, de travailler à un taux moins élevé que les ouvriers blancs, et de constituer, par conséquent, des concurrents dangereux.

Il est vrai que les ouvriers nègres brisèrent la grève des abattoirs de Chicago en 1904 et qu'ils ont contribué à faire échouer celle de l'acier (1919-1920). On les a accusés d'en avoir fait autant à Chicago en 1919 et à East Saint-Louis en 1917 — ce qui occasionna d'horribles massacres de nègres dans les deux endroits. Il n'y a aucun doute que le patronat se soit servi d'eux un peu partout dans le passé pour combattre les revendications des ouvriers organisés et que leur emploi comme briseurs de grèves est devenu plus fréquent depuis que les restrictions sur l'immigration ont diminué l'offre de main-d'œuvre à bon marché.

La situation actuelle du nègre dans l'industrie ressemble beaucoup à celle de la femme dans certaines

industries il y a quelques années. Mais maintenant que les ouvrières ont trouvé une place dans les rangs des travailleurs organisés, elles ne représentent plus une menace pour les hommes dans ces industries. Une solution analogue semblerait tout indiquée pour le cas des nègres.

Aussi le congrès de 1919 de l'« American Federation of Labor » a-t-il voté une résolution donnant le droit d'entrée dans les syndicats aux ouvriers noirs. Mais la résolution est restée lettre morte, car les syndicats étant autonomes, la « Fédération » n'a aucun moyen de la faire mettre en application. Cette même année, 2.000 travailleurs organisés de l'Etat de Virginie avaient quitté l'A. F. L. parce qu'un délégué nègre siégeait dans le congrès départemental. Et aujourd'hui encore, la plupart des syndicats n'ont pas compris la nécessité urgente de gagner les ouvriers noirs.

Certaines, parmi les grandes organisations ouvrières, admettent les nègres — les dockers, les travailleurs du sous-sol, les ouvriers du vêtement. Les I. W. W. aussi ont essayé de les organiser. Mais la majorité des syndicats les exclut. Une tentative a été faite pour les grouper dans des sections spéciales ; l'A. F. L. a 488 sections nègres, chacune avec sa charte particulière. Certains syndicats les excluent dans le sud du pays et les admettent dans le nord. Une des fédérations des grandes associations de cheminots a établi des sections nègres, mais celles-ci doivent se faire représenter au Conseil général par des ouvriers blancs.

C'est seulement petit à petit et généralement à la suite d'une expérience coûteuse que les syndicats américains apprennent à ouvrir leurs portes aux travailleurs noirs (2). Le procédé est bien lent, étant donné la situation critique du travail organisé aux Etats-Unis aujourd'hui. L'activité dans l'industrie est intense, la lutte pour et contre le « open shop » se poursuit avec acharnement. La position du travail organisé est devenue plus forte en raison du manque croissant de main-d'œuvre occasionné par les restrictions à l'immigration. Mais l'importation des nègres menace de compromettre rapidement cette situation favorable. Partout le patronat suit l'exemple de l'industrie de l'acier qui, hier, souffrait le plus du manque de main-d'œuvre et qui, aujourd'hui, a embauché des milliers d'émigrés noirs.

Le nègre représente donc, aujourd'hui, le point stratégique dans la lutte entre le « closed » et « open shop », entre le patronat et les travailleurs organisés. S'ils veulent la gagner, les syndicats auront à oublier tout un passé de préjugés ; car — comme disait un écrivain noir dans le « Messenger », organe des travailleurs noirs — « les ouvriers blancs ne peuvent pas lyncher les noirs, les empêcher d'entrer dans leurs organisations, et puis attendre d'eux de la solidarité lorsque les blancs sont opprimés par la main brutale du capitaliste ».

Tôt ou tard, les organisations ouvrières américaines seront forcées de se rendre compte que le nègre est dans l'industrie pour y rester. La question nègre représente dans la lutte des classes aux Etats-Unis un nouveau problème qui pourra entraîner des conséquences fort graves pour les travailleurs américains s'ils ne réussissent pas à le résoudre.

FRANCIS TREAT.

(1) Entreprise recherchant le non-syndiqué.

(2) C'est pour avoir commis la faute d'écarter systématiquement les noirs de leurs organisations ouvrières que dans le Transvaal les mineurs sud-africains révoltés, subirent en août 1922 le sanglant échec que Clarté a relaté en son temps. (Voir Clarté n° 23 du 15 octobre 1922, l'article de James W. Redmond).

L'éducation nouvelle sera internationale — ou plutôt anationale. C'est ce que les éducateurs ont compris et qu'ils essayent de réaliser en créant, les uns l'Internationale de l'Enseignement ; les autres, la Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle.

La première, née au Congrès de la Fédération de l'Enseignement de Bordeaux en 1920, est une organisation de classe dont l'action, parallèle à celle des groupements ouvriers, se développe dans le plan révolutionnaire. Grâce aux efforts de secrétaires actifs, grâce aussi à l'adoption de l'espéranto et de l'ido comme langues internationales dans les relations entre collègues, notre internationale travaille actuellement à rendre plus rationnelle et plus humaine l'éducation du peuple.

La Ligue internationale pour l'Education Nouvelle, née vers la même époque, est d'une toute autre structure. Son action reste essentiellement pédagogique et psychologique ; sa conception politique et sociale est à peu près celle de la Société des Nations.

Depuis longtemps, des éducateurs dévoués à leur idée, cherchent à réaliser dans leurs écoles, les conditions les plus favorables à une bonne éducation. Presque tous attachent d'abord une grande importance au choix du local, à sa situation à la campagne autant que possible, du moins dans un lieu tranquille et naturel. Ils s'occupent certes de l'instruction des élèves qui leur sont confiés, mais pour eux l'instruction importe beaucoup moins que la formation du caractère, de l'Homme. Aussi s'appliquent-ils presque tous à créer le milieu moral que nous attendons, nous, de la Révolution : liberté, entr'aide et coopération, humanité. Ils travaillent aussi à rendre plus rationnelles et mieux adaptées aux élèves les méthodes d'enseignement usitées jusqu'à eux.

Le Bureau International de la Ligue a voulu grouper tous ces efforts épars, et faire profiter chaque chercheur de l'expérience de tous les autres. Il a surtout voulu contribuer à développer les sciences de l'Education qui ont aussi à Genève leur Institut, l'Ecole J.-J.-Rousseau.

Ce Bureau est dirigé par un éducateur excessivement documenté, qui a lui-même dirigé des Ecoles Nouvelles, qui a écrit sur l'éducation nouvelle un des livres les plus riches d'avenir qui aient paru depuis « l'Emile » (1) ; un éducateur qui est en même temps un homme de science, M. Ad. Ferrière.



La Ligue Internationale a tenu son deuxième congrès en août dernier, à Montreux (Suisse). Congrès honnête, académique, où l'on écoute sans passion, où l'on discute à peine ; Congrès international d'intention, mais dont les conditions économiques ont entravé la réunion. Il y a là beaucoup d'Anglaises en excursion — qui seront pourtant fort assidues — quelques Suisses, la plupart directeurs d'écoles privées — les instituteurs manquaient totalement. Mais les pays pauvres, désavantagés par le change, étaient à peine représentés. On avait invité expressément quelques éducateurs en renom d'Allemagne et d'Autriche dont un fonds commun a payé le séjour. Personne naturellement de Russie, où le mouvement

(1) L'Ecole Active de M. Ferrière, 2 vol., éd. Forum (Genève).

éducatif est cependant le plus intéressant. Mais comment recevoir des Russes à un congrès honnête, auquel déjà certains éducateurs n'ont pas voulu assister — c'est le Président lui-même qui l'a dit — de peur de se compromettre.

Devant cet auditoire qui communique visiblement dans le même amour de l'enfance, ont parlé les maîtres actuels de la science pédagogique et psychologique : M. Ferrière, qui veut définir l'esprit de la Ligue, mais qui se fait timide toutes les fois qu'il traite des relations entre l'Ecole et la société. Il dira bien : « La société est la matrice dans laquelle se forme l'homme... Tant vaut la société, tant vaut l'homme. » Mais il formule aussitôt la proposition inverse : « Tant vaut l'homme, tant vaut la société » ; — le professeur Cizek, de Vienne, qui montre avec projections ce qu'on peut obtenir, en fait d'art et par la liberté, des enfants du peuple ; — M. Decroly, de Bruxelles, qui remercia avec émotion les organisateurs ; — M. Cousinet, de France ; — M. Baudoin, de Genève, etc. ; — un certain M. Wilson, qui représente nettement l'esprit de la Ligue des Nations, dans laquelle il occupe d'ailleurs un quelconque emploi. Il découvre toute la misère capitaliste, mais c'est pour conclure : « Ne crions pas contre le capitalisme... Faisons en sorte que la machine serve vraiment au bonheur humain. » Le mal, M. Wilson le voit bien : « Les ouvriers n'aiment pas le travail... Il faut le leur faire aimer... Mais le remède ! (Le remède, on l'a trouvé pour les enfants, c'est la liberté. Espérons qu'on saura l'étendre un jour aux hommes). On a même entendu à Montreux M. Emile Coué, le chef du mouvement actuel pour l'auto-suggestion, qui nous invita à dire sagement matin et soir la nouvelle prière par lui inventée, tout en dévidant vingt grains de notre chapelet.

Cette liste de conférenciers peut donner une idée de l'esprit de la Ligue.

Le travail qu'elle fait est cependant excessivement utile à l'école nouvelle. Cette collaboration de chercheurs permet de mettre en vue quelques principes d'éducation, qui ne sont pas nouveaux, mais dont on a cru longtemps l'application utopique. Ce travail, il nous serait bien difficile, sinon impossible, de le faire dans nos classes surchargées, que nous devons catéchiser selon des programmes rigides. Mais la Ligue pour l'Education nouvelle ne fera pas plus. Elle sera incapable d'obtenir la mise en pratique de principes dont elle aura prouvé la valeur. Elle espère bourgeoisement persuader les pouvoirs publics de la portée sociale et humaine d'une bonne éducation. Elle ne voit pas que les pouvoirs publics — ou plutôt les magnats qui en disposent — ne parlent pas la même langue et que jamais ils ne s'entendront.

L'œuvre de réalisation, c'est à nous de l'entreprendre, grâce à notre vivante Internationale. Mais nous aurons souvent à demander conseil à cette Ligue pour l'Education nouvelle, et nous trouverons dans les livres et revues qui publient les travaux de ses membres quelques-uns des matériaux pour l'Ecole du Proletariat.



Nous avons dit un mot des Ecoles nouvelles privées que groupe la Ligue internationale. Il est nécessaire de préciser ce que sont ces écoles — presque inconnues en France.